

LES OUVRIERS DANS LA VILLE NANTES AU XVIII^E SIÈCLE

Samuel Guicheteau

Société française d'histoire urbaine | « Histoire urbaine »

2010/2 n° 28 | pages 147 à 166

ISSN 1628-0482

ISBN 9782914350280

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2010-2-page-147.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Société française d'histoire urbaine.

© Société française d'histoire urbaine. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

SAMUEL GUICHETEAU

Les ouvriers dans la ville Nantes au XVIII^e siècle

Le mercredi 13 juin 1792, à Nantes, un commissaire de police rapporte « que, passant rue Germonde, paroisse Sainte-Croix, [il a] vu et remarqué un particulier vêtu en habit bleu et à une des boutonniers étoit attaché trois rubans de différentes couleurs, et portant une canne à la main, laquelle étoit couverte de rubans » ; ce commissaire précise ensuite que « cette décoration est le signal du compagnonage »¹. Une coutume² veut en effet qu'un compagnon qui s'apprête à quitter la ville, salue ses camarades : c'est pourquoi ce compagnon maréchal-ferrant parcourt Nantes pour visiter les ateliers de son métier. Au commissaire qui veut l'empêcher de poursuivre sa tournée en arborant ses attributs compagnonniques, il rétorque « que la liberté étoit en France et qu'il n'y a personne dans le cas de les empêcher de faire le compagnonage et qu'il existera toujours ». Bien sûr, cette référence à la liberté révèle d'abord que, durant la Révolution française, certains ouvriers sont convaincus que les droits de l'homme s'appliquent en leur faveur au domaine social³. Au-delà du contexte révolutionnaire, cette manifestation publique à travers la ville

1. Archives départementales de Loire-Atlantique (désormais ADLA), L 2074, procès-verbal du commissaire Albert. La paroisse Sainte-Croix couvre les îles et la rive nord de la Loire, à l'est de l'Erdre.

2. Sur l'importance des coutumes dans l'identité ouvrière, voir Robert Darnton, « Une révolte d'ouvriers : le grand massacre des chats de la rue Saint-Séverin », dans *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, R. Laffont, 1985, p. 75-100 ; Léonard Rosenband, *La fabrication du papier dans la France des Lumières. Les Montgolfier et leurs ouvriers, 1761-1815*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (désormais PUR), 2005 (2000). Rappelons qu'une interprétation trop littérale des textes utilisés par ces deux auteurs pour présenter les coutumes ouvrières a été critiquée.

3. Steven Kaplan écrit que « pour les ouvriers, aucun des droits révolutionnaires n'était aussi important que la liberté de s'assembler » (*La fin des corporations*, Paris, Fayard, 2001, p. 424).

témoigne du développement des organisations ouvrières au cours du XVIII^e siècle. Or, il apparaît d'emblée grâce à cet exemple que l'investissement de l'espace urbain permet aux ouvriers de manifester leur force, voire de conforter leur identité.

Connue comme un grand port, Nantes est aussi une grande ville industrielle et ouvrière⁴. La révolution industrielle y débute dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et Nantes compte alors de nombreux ouvriers⁵. Le monde du travail connaît d'importantes transformations. Celles-ci accroissent la grande diversité qu'il présente du fait de la pluralité des métiers, des cadres de travail et des situations économique, sociale et juridique dans lesquelles se trouvent les travailleurs industriels. Le monde ouvrier est donc difficile à saisir⁶. Rappelons en outre que la seule mention du métier masque la condition sociale exacte des individus, tandis que le terme « ouvrier » peut désigner l'ensemble des « gens mécaniques ». L'appréhension du monde ouvrier se trouve encore compliquée par l'entrecroisement des aspects juridiques et sociaux. Pour nous, il se compose des salariés des manufactures et des ateliers, ainsi que des chambrélans : c'est en ce sens que nous emploierons nous-même le terme « ouvrier ». Par ailleurs, de nombreux maîtres deviennent façonniers et travaillent parfois isolément : sans les confondre, ils forment une couche située aux « confins du monde ouvrier »⁷. Étant donné ces difficultés, une analyse identitaire nous semble pertinente pour étudier le monde ouvrier, d'autant plus qu'elle évite une approche « naturaliste » qui ignorerait l'expérience des acteurs sociaux⁸. Le renouvellement de l'histoire sociale

4. Le succès du négoce (Olivier Pétré-Grenouilleau, *L'argent de la traite. Milieu négrier, capitalisme et développement : un modèle*, Paris, Aubier, 1996), les structures sociales (Guy Saupin, *Nantes au XVII^e siècle. Vie politique et société urbaine*, Rennes, PUR, 1996), les transformations urbanistiques (Pierre Lelièvre, *Nantes au XVIII^e siècle. Urbanisme et architecture*, Paris, Picard, 1942) et l'immigration (Alain Croix (sous la direction de), *Nantais venus d'ailleurs. Histoire des étrangers à Nantes des origines à nos jours*, Rennes-Nantes, PUR-ANH, 2007) sont bien connus. En revanche, en dépit d'importants travaux sur l'indiennage, le développement industriel de Nantes restait méconnu pour le XVIII^e siècle, ainsi que le monde ouvrier (Elisabeth Musgrave, « Women and the Craft Guilds in Eighteenth-century Nantes », dans Geoffrey Crossick (ed.), *The Artisan and the European Town, 1500-1900*, Aldershot, Scolar Press, 1997, p. 161).

5. L'approche quantitative du monde ouvrier est très difficile (voir par exemple Jean-Pierre Bardet, *Rouen aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les mutations d'un espace social*, Paris, SEDES-CDU, 1983, p. 183).

6. L'expression « monde du travail » désigne l'ensemble des travailleurs, y compris les artisans à la tête d'un atelier, qu'ils bénéficient d'un privilège de maîtrise ou non. L'expression « monde ouvrier » désigne les seuls ouvriers. Précisons d'emblée que l'emploi de cette expression ne signifie pas qu'à nos yeux, les ouvriers forment *a priori* un groupe social homogène et uni.

7. Pierre Goubert, *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730. Contribution à l'histoire sociale de la France du XVII^e siècle*, Paris, SEVPEN, 1960, p. 288.

8. Christophe Charle (sous la direction de), *Histoire sociale, histoire globale ?*, Actes du colloque de l'École normale supérieure Ulm, 27-28 janvier 1989, Paris, Maison des sciences de l'homme,

inspire des travaux variés qui apportent de précieux éclairages sur le monde du travail⁹.

Forgée au travail, l'identité ouvrière se fonde sur l'exaltation de la qualification et l'attachement à l'autonomie, l'une et l'autre étant des valeurs tout autant que des pratiques. Cette identité est partagée, non sans d'importantes nuances, par la plupart des ouvriers nantais, quels que soient leur degré réel de qualification¹⁰ et d'autonomie, leur cadre de travail et leur situation économique, sociale et juridique. Quoique commune à de nombreux ouvriers, cette identité ne donne pas naissance chez eux à une conscience collective. En effet, le métier est essentiel. De plus, le monde ouvrier est traversé par des césures et des tensions, issues précisément de cette identité, étant donné qu'elle cristallise l'appartenance

1993. Fanny Casandey (sous la direction de), *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*, Paris, École des hautes études en sciences sociales (désormais EHESS), 2005. L'identité constitue désormais un thème central des sciences sociales en général et, plus particulièrement de l'histoire sociale renouvelée (voir par exemple Jean-Pierre Jessenne (sous la direction de), *Vers un ordre bourgeois? Révolution française et changement social*, Actes du symposium international tenu à Villeneuve d'Ascq les 12-14 janvier 2006, Rennes, PUR, 2007). L'ouvrage d'Alain Cabantous nous semble exemplaire: *Les citoyens du Large. Les identités maritimes en France, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Aubier, 1995. Néanmoins, l'appréhension de l'identité peut s'opérer de multiples manières, comme le montre l'ouvrage de Vincent Milliot, *Les Cris de Paris ou le peuple travesti. Les représentations des petits métiers parisiens (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995. Plus précisément, le concept d'identité joue un rôle important dans le renouvellement de l'histoire ouvrière (Gérard Gayot, Philippe Minard (sous la direction de), *Les ouvriers qualifiés de l'industrie (XVI^e-XX^e siècles). Formation, emploi, migrations*, Actes du colloque de Roubaix, 20-22 novembre 1999, *Revue du Nord*, hors-série n° 15, Villeneuve d'Ascq, 2001). Il est d'ailleurs au cœur de notre thèse: *La Révolution des ouvriers nantais. Mutation économique, identité sociale et dynamique révolutionnaire (1740-1815)*, Rennes, PUR, 2008.

9. Outre les ouvrages mentionnés plus bas, citons notamment Steven Kaplan, Cynthia Koepf (ed.), *Work in France. Representations, Meaning, Organization and Practice*, Ithaca, Cornell University Press, 1986, et Arlette Farge, *La vie fragile. Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1986. Des colloques (Philippe Guignet (sous la direction de), *Le peuple des villes dans l'Europe du Nord-Ouest (fin du Moyen Âge-1945)*, Actes du colloque de Villeneuve-d'Ascq, 23-25 novembre 2000, Lille, Centre de recherches sur l'Histoire de l'Europe du Nord-Ouest, Université Lille III, 2003) et plusieurs monographies (par exemple, Frédérique Pitou, *Laval au XVIII^e siècle. Marchands, artisans, ouvriers dans une ville textile*, Laval, Société d'archéologie et d'histoire de la Mayenne, 1995; ou Alain Thillay, *Le faubourg Saint-Antoine et ses « faux ouvriers ». La liberté du travail à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2002) complètent nos connaissances.

10. Hautement qualifiés ou bien pourvus d'un simple tour de main, à l'instar des portefaix, les ouvriers se perçoivent comme des travailleurs qualifiés, constituant un métier. Cette conscience qu'ils ont d'eux-mêmes nous semble essentielle, comme le suggèrent Gérard Gayot et Philippe Minard: «la qualification est, au plus haut degré, une construction sociale [...] la qualification fait l'objet de très forts investissements symboliques, elle cristallise l'identité au travail à travers le sens du métier et de l'honneur professionnel» (*Les ouvriers qualifiés...*, op. cit., p. 9). Nous rejoignons aussi la définition que donne M. Pigenet du savoir-faire comme une « combinaison de connaissances, d'expérience et d'habileté »; prenant l'exemple des bûcherons et des terrassiers, il indique encore qu'il « s'évalue aussi en puissance, aptitude à économiser ses efforts, endurance, vitesse et intuition du danger » (« Aux fondements d'une identité. Retour sur deux siècles de travail ouvrier », dans *Historiens-Géographes*, octobre 1995, p. 250).

professionnelle et la hiérarchie des qualifications. Si le partage d'une identité ne signifie donc pas l'unité du monde ouvrier comme groupe social, cette identité apparaît néanmoins comme un élément fondamental de sa définition dans la mesure où elle est forgée par les ouvriers eux-mêmes. Elle guide l'expérience qu'ils font de la révolution industrielle, à Nantes comme ailleurs :

« La formation de la classe ouvrière relève tout autant de l'histoire politique et culturelle que de l'histoire économique [...] nous ne devons pas [...] nous représenter une force extérieure – la “Révolution industrielle” – s'exerçant sur un matériau humain brut, indifférencié et indéfinissable, et produisant au bout du compte une nouvelle race d'individus. »¹¹

Ainsi, il nous semble possible de développer une approche collective des ouvriers, tout en les appréhendant comme des acteurs.

Enfin, considérer l'industrialisation comme un processus général de mutation a permis de mettre en lumière une voie française originale¹². Si cette originalité s'épanouit au XIX^e siècle du fait notamment des diverses évolutions engagées par la Révolution française, elle s'esquisse dès la fin du XVIII^e siècle. Ménageant une grande place à l'artisanat et, au-delà, au travail qualifié, l'industrialisation française se révèle moins brutale que la révolution industrielle anglaise. Nous nous efforcerons d'abord de présenter l'insertion de l'industrie et du monde ouvrier dans la ville, en scrutant particulièrement les transformations à l'œuvre. Puis, nous essaierons de saisir le façonnement de l'identité socio-culturelle des ouvriers nantais à travers leurs pratiques urbaines.

L'industrialisation à l'œuvre dans la ville

L'industrie nantaise partage plusieurs traits fondamentaux de l'industrie française au XVIII^e siècle : la diversité des activités, l'importance de la production dispersée et le poids du textile. Elle présente également quelques caractéristiques particulières – la présence de plusieurs manufactures concentrées, le grand essor du coton – qui la rapprochent de Rouen.

11. Edward Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Seuil, [1963] 1988, p. 74.

12. Denis Woronoff, *Histoire de l'industrie française du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1994 ; Patrick Verley, *L'échelle du monde. Essai sur l'industrialisation de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1997 ; Natacha Coquery, Liliane Hilaire-Pérez, Line Sallmann et Catherine Verna (sous la direction de), *Artisans, industrie. Nouvelles révolutions du Moyen Âge à nos jours*, Lyon, ENS éditions, 2004.

LES VISAGES DE LA VILLE INDUSTRIELLE



Quais de l'Hermitage (1), de la Fosse (2), de Richebourg (3) -
Paroisses ou quartiers: Marchix (A), Saint-Clément (B), Saint-Similien (C),
Saint-Léonard (D), Saint-Nicolas (E)

Figure 1 : Nantes à la fin du XVIII^e siècle

L'industrie est omniprésente dans la ville. À cette omniprésence concourent tout d'abord l'importance de l'artisanat en général et la petitesse de nombreux ateliers en particulier, attestée par les « sources statistiques »¹³ comme par le registre des livrets remis aux ouvriers en l'an XII¹⁴. La dispersion de la production industrielle apparaît encore plus prononcée si l'on prend en compte les ouvriers à domicile, notamment de nombreuses ouvrières mais encore les chambrelans qui se multi-

13. Le nombre très élevé de maîtres dans plusieurs métiers signalé en 1750 suggère que leurs ateliers sont réduits (Archives départementales d'Ille-et-Vilaine (désormais ADIV), C 1447, état de la situation des corps d'arts et métiers).

14. 3 833 livrets sont remis à Nantes, en l'an XII, à des ouvriers de l'industrie (Archives municipales de Nantes (désormais AMN), I 2). Le lieu de travail de 2 404 d'entre eux est mentionné: 508 ouvriers déclarent un lieu de travail mentionné une seule fois; 874 sont employés dans des ateliers cités entre deux et cinq fois (il ne s'agit que d'un indice).

plient à la fin du XVIII^e siècle. De plus, les sources mentionnant les lieux précis signalent la dispersion géographique de l'artisanat dans l'espace urbain. D'après le *Calendrier du Commerce*, on trouve partout des échoppes de cloutiers, de taillandiers ou encore de tonneliers¹⁵. Les recensements de compagnons entrepris – avec plus ou moins de succès, étant donné leur vigoureuse opposition à la police du travail – par les corporations montrent également cette dispersion¹⁶. Si à ces multiples ateliers, on ajoute les chantiers de construction, qui se multiplient du fait de l'agrandissement et de l'embellissement de la ville, et l'intense travail de manutention des marchandises sur les quais, il apparaît que (presque) partout dans Nantes travaillent des ouvriers.

Cette grande dispersion spatiale des lieux de travail n'empêche pas que certaines activités soient implantées dans des lieux précis, des rues parfois¹⁷, des quartiers le plus souvent. Ainsi, l'inspecteur des manufactures Antoine de Coisy écrit que « les toiles nantoises [...] se fabriquent dans trois faux-bourgs de Nantes appelés Saint-Jacques, Saint-Clément et le Marchix »¹⁸. Les tanneurs et les teinturiers sont implantés près de l'Erdre¹⁹, la Loire étant consacrée aux activités portuaires. Enfin, certaines activités nouvelles dont l'essor est lié au grand commerce, s'implantent dans des endroits précis, ainsi les raffineries de sucre à Richebourg et les manufactures cotonnières dans les îles ligériennes²⁰.

Porté par l'essor du négoce et nourri par l'industrialisation, le développement de Nantes dessine une nouvelle géographie industrielle, qui n'efface pas celle que nous venons de décrire. Bien au contraire, elle peut même la conforter dans certaines activités. Ainsi, dans l'artisanat, les mutations économiques se traduisent notamment par la remise en cause de l'ordre corporatif. Les maîtres artisans perdent leur indépendance et passent sous les ordres de marchands-fabricants. Devenus façonniers, les tisseurs nantais sont souvent isolés. Cette déchéance de nombreux

15. *Calendrier du Commerce ou almanach de la Petite-Poste de Nantes pour l'année commune 1790*, s.l.n.d.

16. AMN, HH 148, recensement des menuisiers, 16 décembre 1738 ; HH 169, recensement des tailleurs d'habits, 8-9 juin 1762 ; HH 120, recensement des cloutiers, 20 décembre 1769. Voir aussi les nombreux procès-verbaux dressés pour infraction à la police du travail au début des années 1780 lorsque les jurés s'efforcent d'introduire le livret ouvrier (AMN, FF 255).

17. Les ateliers lainiers sont regroupés rue de la Clavurerie (AMN, HH 163, procès-verbal du commissaire Bar, 29 juillet 1782).

18. ADIV, C 3929, 1751. Les quartiers du Marchix et de Saint-Clément sont signalés sur la figure 1. Saint-Jacques de Pirmil est situé sur la rive sud (voir fig. 4).

19. Voir figure 2.

20. Le quai de Richebourg se situe en amont sur la rive nord (voir fig. 1). Pour les îles, voir figure 4.



Figure 2 : Peter Hawke, *Vieilles tanneries*, Musée Dobrée, 56.3040, estampe, 19 × 30 cm, début du XIX^e siècle. Ces tanneries sont installées sur la rive droite de l'Erdre.

maîtres – précipitée en 1791 par la perte de cette ultime distinction juridique que représentait le privilège de maîtrise – ainsi que la multiplication des sans-qualité accentuent la dispersion de l'artisanat. Par ailleurs, dans le cadre des transformations urbanistiques, les quais sont renforcés, prolongés vers l'ouest et reliés entre eux. Cette extension des quais, en lien avec la croissance du trafic et la fonction d'entrepôt, conforte leur spécialisation et l'organisation des portefaix en bandes rivales, revendiquant un monopole sur un quai et une marchandise²¹. Les chantiers navals glissent vers l'ouest où ils peuvent s'agrandir, comme en témoigne la création d'un nouveau chantier à l'Hermitage²². De plus, en arrière, s'installent des activités liées au commerce maritime, ainsi une grande corderie et une verrerie.

21. Les plaintes des négociants et les rixes entre bandes rivales témoignent de cette organisation du travail (AMN, FF 210).

22. Voir figure 3. Situé dans la paroisse de Chantenay, ce quartier est intégré à Nantes en 1790.



DE NANTES
Construction de la Fosse

LE PORT
Vu du Chantier de

Figure 3 : Nicolas Ozanne, *Le port de Nantes vu du chantier de construction de la Fosse*, Musée Dobrée, 956.1.37, estampe, 27,7 × 41,9 cm, 1776. Nicolas Ozanne représente ici les cales de construction et de réparation en aval. La fumée signale le travail des calfats. Agrémentée au premier plan d'une scène convenue de pique-nique, cette estampe montre aussi les hôtels majestueux du quai de la Fosse.

Surtout, les îles ligériennes accueillent les manufactures cotonnières. Le coton joue un rôle moteur dans l'industrialisation nantaise, plus précisément dans le cycle qui s'ouvre grâce à la libéralisation de l'indiennage en 1759. Certes, les premières indiennes s'apparentent à des ateliers « banals »²³, et, d'ailleurs, s'installent à l'instar des teintureries près de l'Erdre. À la suite du pionnier Louis Langevin qui s'établit sur l'île de Vertais dès 1763, les grandes manufactures colonisent les îles de Petite Biesse et de Vertais dans les années 1770²⁴. Elles y disposent de la place nécessaire à leur activité, puis à leur extension²⁵. Le succès de l'indiennage²⁶ provoque l'essor du tissage et du filage; ses exigences de qualité suscitent la concentration d'une partie de ces activités, puis la mécanisation du filage à partir de 1785, lorsqu'une filature est créée sur l'île de Grande Biesse²⁷. Enfin, l'aspect manufacturier de ces îles est renforcé par la présence d'une faïencerie²⁸ et d'une manufacture métallurgique²⁹. Ainsi, l'industrialisation donne-t-elle naissance à un nouveau quartier, et, au-delà, à un nouveau visage de l'industrie nantaise. Cependant, toutes les manufactures ne s'installent pas sur ces îles: ainsi, une manufacture métallurgique est implantée à Belair, à proximité du faubourg textile de Saint-Similien, et les faïenceries se situaient sur la rive nord avant le mouvement de concentration qui a donné naissance à la manufacture insulaire³⁰.

Au total, la géographie industrielle reflète la puissance de l'industrie nantaise à travers son omniprésence dans la ville, ainsi que ses transformations, de nouveaux aspects se superposant au visage « traditionnel » que constitue la dispersion du travail artisanal. Cependant, l'artisanat ne doit pas être considéré comme archaïque et voué au déclin car l'industrialisation, ne constituant pas un processus uniforme, y progresse par des voies

23. Serge Chassagne, *Le coton et ses patrons. France, 1760-1840*, Paris, EHESS, 1991, p. 146.

24. Voir figure 4.

25. S. Chassagne écrit que la « création d'une nouvelle entreprise, surtout inspirée par la volonté de rationaliser les opérations, ne pouvait se faire qu'à la périphérie des villes, là où se rencontraient les terrains disponibles, et si possible près d'une rivière » (*Le coton...*, *op. cit.*, p. 157).

26. Nantes apparaît comme un des principaux centres de l'indiennage français en 1785 (AN, F¹² 1404^A, état des généralités dans lesquelles sont établies des fabriques de toiles peintes). Selon nous, 2 000 ouvriers, employés dans une dizaine de manufactures, produisent alors 70 000 pièces par an.

27. ADLA, L 1628, mémoire de L. Saget adressé au Département, 21 ventôse an IV.

28. Voir le chef-d'œuvre réalisé par un compagnon faïencier (fig. 5).

29. AN, F¹² 680, « État des forges, usines et autres manufactures à feu de la généralité de Rennes », 1788.

30. Jean-Michel Chaplain souligne la diversité des stratégies spatiales des entreprises (*La chambre des tisseurs. Louviers: cité drapière (1680-1840)*, Seyssel, Champ Vallon, 1984).

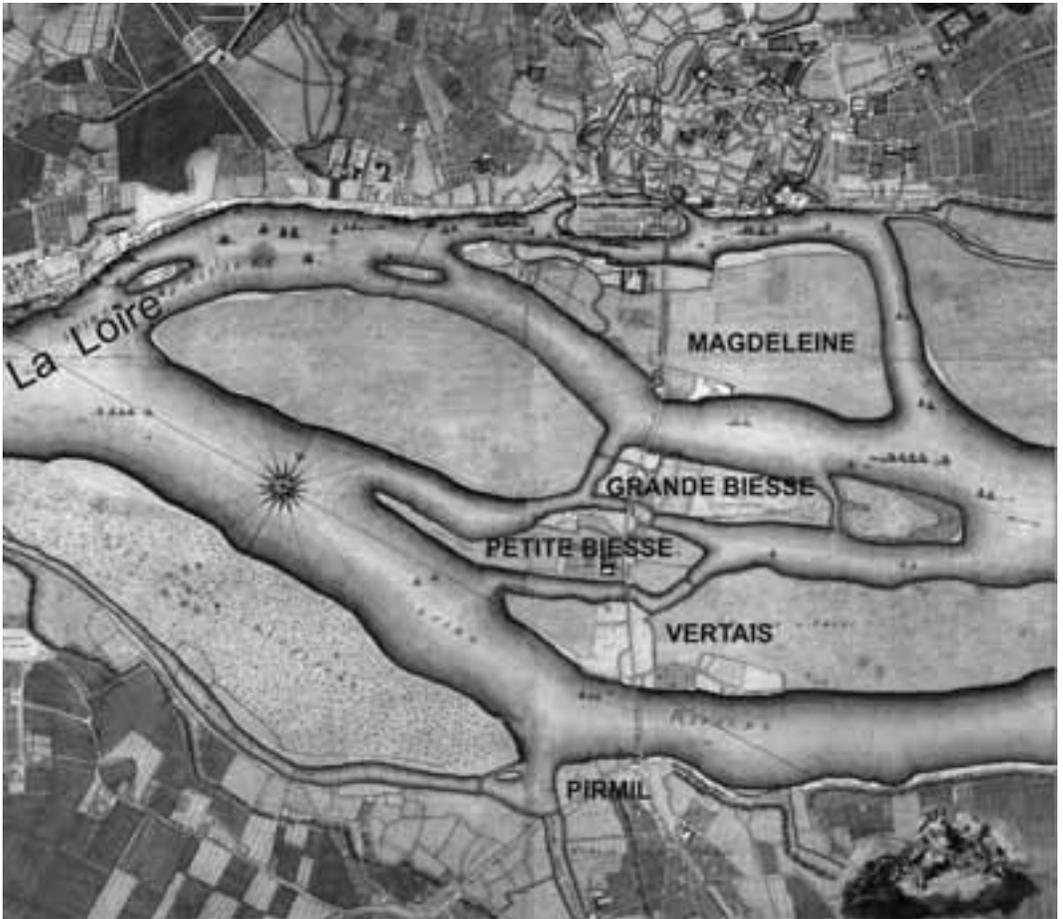


Figure 4: L'emplacement des indienneries nantaises

Les premières indienneries, créées vers 1760, s'installent sur la rive droite de la Loire, plus précisément au lieu dit Le Marais, dessiné par le coude de l'Erdre. À partir des années 1770, de grandes manufactures sont créées sur les îles ligériennes (à l'exception de la plus septentrionale, l'île Feydeau). Enfin, en 1787, une grande manufacture s'installe à Pirmil, sur la rive gauche de la Loire.



Figure 5 : Chef-d'œuvre de faïencier, Musée Dobrée, 903.443, 22,5 × 20,5 cm, fin du XVIII^e siècle. À la fin du XVIII^e siècle, un mouvement de concentration touche la faïencerie nantaise : située sur l'île de la Magdeleine, une manufacture emploie désormais une centaine d'ouvriers. Elle est représentée sur ce chef-d'œuvre réalisé par l'un d'eux.

spécifiques³¹. Par ailleurs, dans les manufactures, le travail ne subit pas une brutale déqualification, comme en témoigne la réalisation d'un chef-d'œuvre par un compagnon travaillant dans une faïencerie concentrée.

Les visages de la ville ouvrière

À l'omniprésence de l'industrie dans la ville répond celle des ouvriers qui non seulement travaillent mais encore résident (presque) partout. Ainsi, les 3 869 travailleurs industriels que nous avons relevés dans les rôles de capitation de 1789³², habitent dans toute la ville. Or, ce relevé ignore de nombreux ouvriers du fait soit de leur mobilité, soit de leur misère. Si la seule mention du métier masque le plus souvent la condition sociale exacte, sont certainement des ouvriers les capités désignés comme journaliers, ouvriers et manœuvres (321), ceux désignés à la fois par un métier et la mention de journalier (215), les indienneurs (73), ainsi que les porteurs (314) et la quasi-totalité des ouvrières du vêtement (250)³³. À l'instar des travailleurs industriels en général, les ouvriers apparaissent dans l'ensemble des paroisses. Les registres d'état civil comme les

31. Nous avons déjà indiqué que la croissance économique remettait en cause l'ordre corporatif: de nombreux maîtres perdent leur indépendance, tandis que leur monopole est battu en brèche du fait de la multiplication des sans-qualité. De plus, les prescriptions des règlements de qualité sont de plus en plus souvent violées. Toutefois, précisons bien qu'il ne faut pas adhérer pour autant au discours libéral qui porte une vision uniformément et exagérément sombre des corporations (Steven Kaplan et Philippe Minard (sous la direction de.), *La France, malade du corporatisme? XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Belin, 2004). Ces bouleversements montrent précisément que la production dispersée ne reste pas en marge du dynamisme économique. D'ailleurs, elle n'ignore pas la rationalisation – qui, pour rester ténue, n'en constitue pas moins une dimension essentielle de l'industrialisation naissante – comme en témoigne par exemple le contrôle de plus en plus strict du travail des fileuses à domicile (William Reddy, *The Rise of Market Culture. The Textile Trade and French Society, 1750-1900*, Cambridge-Paris, Cambridge University Press-Maison des sciences de l'homme, 1987). En fait, « contrairement à ce que l'on aurait envie de faire de prime abord, il faut se garder d'opposer le monde de l'usine, soumis à des transformations rapides, au gré des apports technologiques nombreux et variés, et un monde du travail à domicile immuable, indifférent aux contraintes de la pression productiviste » (Didier Terrier, *Les deux âges de la proto-industrie. Les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*, Paris, EHESS, 1996, p. 170).

32. 3 007 apparaissent dans le registre de la capitation nantaise (ADLA, B 3530), 862 dans les paroisses limitrophes, plus précisément dans les cantons de Vertais et de Pirmil de la paroisse Saint-Sébastien (ADLA, B 3532; la paroisse de Saint-Sébastien comprend l'île de Vertais, la plus méridionale, et la rive sud), au bourg de Saint-Donatien (ADLA, B 3531; celui-ci se situe au nord-est de Nantes) et à Chantenay (le rôle de 1789 n'indiquant pas les métiers, nous avons utilisé celui de 1788, ADLA, B 3523; la paroisse de Chantenay se situe en aval, voir n. 22).

33. Parmi les travailleurs désignés par leur seul métier figurent sans doute des ouvriers. La plupart des contribuables « journaliers, manœuvres ou ouvriers » sont capités à une livre, de même que ceux désignés à la fois par un métier et le terme de journalier. Or, de nombreux travailleurs désignés par leur seul métier ne sont également capités qu'à une livre, ce qui ne signifie pas qu'ils sont tous ouvriers, de nombreux maîtres déçus étant pauvres.

sources judiciaires et policières confirment cette omniprésence. En lien avec la géographie et les structures industrielles, certains métiers ont cependant des quartiers de prédilection. Les tisseurs résident ainsi dans les faubourgs cités par l'inspecteur des manufactures³⁴. En montrant les solidarités, les archives policières et judiciaires révèlent aussi la base professionnelle de certains quartiers : ainsi, lorsque l'épouse d'un calfat, demeurant à l'Hermitage, est agressée par un homme, de nombreuses voisines, épouses d'ouvriers de la construction navale, témoignent en sa faveur³⁵. Cependant, aucun métier ne constitue l'élément exclusif d'un quartier, si bien que la mobilisation du voisinage contribue à l'élargissement au-delà du métier d'une solidarité populaire.

Par ailleurs, si les cotes fiscales moyennes distinguent des quartiers plus ou moins riches, on relève partout de basses cotes : il n'existe donc pas de quartier socialement homogène³⁶. D'ailleurs, des journaliers apparaissent dans tous les quartiers. Nantes se distinguerait-elle d'autres villes dans lesquelles la ségrégation socio-spatiale s'esquisse plus tôt³⁷? En fait, les profondes transformations urbanistiques du XVIII^e siècle donnent naissance à des quartiers huppés³⁸. Si cette articulation classique entre coexistence d'éléments sociaux variés et constitution de quartiers spécifiques se poursuit longtemps³⁹, le développement économique suscite de nouveau des transformations. À la nouvelle géographie manufacturière qui se dessine à partir de 1770 répond la forte présence d'indienneurs et de journaliers dans les îles : la quasi-totalité des indienneurs et la moitié des journaliers capités en 1789 sont recensés dans la paroisse Sainte-Croix de Nantes et dans les cantons de Vertais et de Pirmil⁴⁰.

34. Tous les sergers capités en 1789 sont recensés dans la paroisse Saint-Similien qui comprend le Marchix. La plupart des tisserands le sont dans cette même paroisse et, plus encore, à Saint-Jacques de Pirmil.

35. ADLA, B 8726-II, procédure du présidial de Nantes, octobre 1769.

36. Paul Bois (sous la direction de), *Histoire de Nantes*, Toulouse, Privat, 1977, p. 184.

37. Emmanuel Le Roy Ladurie (sous la direction de), *Histoire de la France urbaine. La ville classique, de la Renaissance aux Révolutions*, Paris, Seuil, 1981, p. 434.

38. O. Pétré-Grenouilleau écrit que « le négoce se construit des quartiers à sa mesure » (*Nantes*, Plomelin, Palantines, 2003, p. 96). Il s'agit de l'île Feydeau (la plus septentrionale) et des quartiers neufs situés au nord-ouest de la ville, à l'instar du quartier Graslin.

39. J. Fiérain estime que « la ségrégation sociale verticale se prolongea souvent jusqu'au XX^e siècle », en dépit d'un réel mouvement de ségrégation sociale au XIX^e siècle (*Histoire de Nantes, op. cit.*, p. 340). Dès 1835, les médecins philanthropes Eugène Bonamy et Ange Guépin présentent une géographie sociale de Nantes très contrastée (*Nantes au XIX^e siècle. Statistique topographique, industrielle et morale*, Nantes, Sébire).

40. La paroisse Sainte-Croix comprend les îles, à l'exception de la plus méridionale, Vertais, qui appartient à la paroisse de Saint-Sébastien jusqu'en 1790, date à laquelle cette île et le canton de Pirmil sur la rive gauche sont rattachés à Nantes.

Au sein du monde ouvrier, les césures liées à la hiérarchie des qualifications se marquent dans la ville. À cette hiérarchie s'articulent, de manière complexe, des origines et des mobilités géographiques variées⁴¹, ainsi qu'une alphabétisation plus ou moins prononcée⁴², si bien que des couches se dessinent au sein du monde ouvrier. Plus précisément, parmi les 121 tailleuses d'habits qui se marient en l'an II⁴³, celles qui demeurent dans les faubourgs se caractérisent par une origine périphérique et un analphabétisme prononcé, à l'inverse de celles qui résident au centre de la ville. Probablement celles-ci détiennent-elles une véritable qualification qui leur permet de répondre aux commandes raffinées d'une clientèle aisée, tandis que celles-là ne développent qu'une activité banale à partir d'un simple tour de main. Cette distinction est sans doute confortée au XVIII^e siècle par l'immigration d'ouvrières peu ou pas qualifiées, attirées par la croissance nantaise⁴⁴.

En outre, l'industrialisation, qui passe tant par la création de manufactures concentrées que par l'accentuation de la dispersion dans d'autres activités, se traduit par le regroupement d'ouvriers peu qualifiés, d'origine périphérique et/ou analphabètes dans certains lieux. De tels regroupements se dessinent ainsi dès la fin du XVIII^e siècle dans la rue du Marchix où vivent de nombreux tisseurs isolés et façonniers⁴⁵ ou dans les îles manufacturières. Certes, ces lieux ne sont pas complètement homogènes, notamment sur le plan professionnel. Néanmoins, si aucune rue n'est strictement ouvrière, la concentration d'ouvriers appartenant à la couche inférieure du monde du travail s'esquisse dans les quartiers de prédilection des activités fortement marquées par l'industrialisation, qu'elles soient concentrées ou bien dispersées. Or, de nombreux mariages unissent des voisins, ce qui tend à cristalliser la relégation de ces ouvriers dans la frange inférieure du monde du travail. Cependant, cet enfermement est loin d'être complet. Ainsi, les ouvriers qualifiés de l'indiennage cohabitent avec les journaliers dans les îles manufacturières. Ceux-ci travaillent sans doute dans les indiennes et,

41. Si les ouvriers qualifiés peuvent avoir acquis sur place leur savoir-faire du fait de l'existence d'une industrie de pointe ou de luxe ou bien s'être formés au cours de longs voyages, les ouvriers issus d'une aire périphérique (couvrant la Bretagne, le Maine, l'Anjou et le Poitou) sont souvent peu ou pas qualifiés : tel est le cas de 70 % des journaliers qui se marient à Nantes en l'an II et de 63 % de ceux auxquels un livret est remis en l'an XII.

42. Tandis que 84 % des journaliers qui se marient en l'an II ne signent pas l'acte, seuls 48 % des tailleurs d'habits en sont incapables.

43. Si la seule mention du métier masque la condition sociale exacte, ces tailleuses sont bien des ouvrières, à l'exception éventuelle de quelques veuves de maîtres.

44. Jacques Depauw, « Amour illégitime et société à Nantes au XVIII^e siècle », *Annales Économies Sociétés Civilisations*, n° spécial « Famille et société », 1972, p. 1155-1182.

45. La rue du Marchix sera un symbole de la misère ouvrière au XIX^e siècle.

si certains sont effectivement des manœuvres, d'autres sont probablement des ouvriers semi-qualifiés, dont le savoir-faire est occulté dans le registre fiscal⁴⁶. Or, des mariages entre indienneurs peuvent unir des ouvriers plus ou moins qualifiés⁴⁷.

Le développement économique de Nantes suscite des transformations dans la géographie industrielle et sociale de la ville. Cependant, ces évolutions n'effacent pas les visages « traditionnels » de l'industrie et du monde du travail. En effet, pour être puissante, l'industrialisation n'est pas brutale. L'artisanat ne disparaît pas, sans pour autant rester en marge des transformations. Plus largement, le travail qualifié reste essentiel, même dans les manufactures. L'identité ouvrière n'est donc pas brutalement liquidée. Au contraire, elle guide l'expérience que les ouvriers nantais font de la révolution industrielle naissante.

Identité et pratiques urbaines des ouvriers

L'identité ouvrière se fonde donc sur l'exaltation de la qualification et l'attachement à l'autonomie. Elle est cristallisée par les organisations ouvrières qui recouvrent une sociabilité et une solidarité qui leur préexistent⁴⁸. Ces organisations se renforcent au XVIII^e siècle. D'une part, si le travail reste qualifié, l'autonomie ouvrière, qui se manifeste à travers une forte élasticité du temps de travail, une intense mobilité et la maîtrise du processus de production, est progressivement remise en cause par les exigences patronales d'ardeur et d'assiduité, les efforts de contrôle et de discipline qui accompagnent l'industrialisation. Cependant, l'enracinement de l'identité ouvrière est tel qu'elle nourrit une vigoureuse résistance des ouvriers ; or, celle-ci suscite l'institutionnalisation des traditions qui façonnent leurs organisations⁴⁹. D'autre part, face au renforcement de la police du travail – à la généralisation du billet de congé en 1749 succède la création du livret ouvrier en 1781 – qui vise d'ailleurs à juguler le désordre grandissant des métiers que nourrissent la résistance ouvrière et la multiplication des sans-qualité, les compa-

46. Cette occultation frappe notamment les ouvrières ; or, elles comptent pour un tiers de la main-d'œuvre des indiennes.

47. Un dessinateur est marié à une pinceauteuse (ADLA, 4 E 2-935, minute de maître Girard, 18 avril 1768) ; un graveur sur bois épouse une ouvrière (AMN, 1 E 47, 28 ventôse an II).

48. Selon Philippe Minard, « l'organisation ouvrière [de l'Ancien Régime] procède moins d'une structure formelle que d'un ensemble de pratiques et de réflexes collectifs passés au rang de traditions » (*Typographes des Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, 1989, p. 170).

49. Cynthia Truant, *The Rites of Labor. Brotherhoods of Compagnonnage in Old and New Regime France*, Ithaca-London, Cornell University Press, 1984.

gnonnages défendent le contrôle de l'embauche auquel ils prétendent, et, au-delà, affirment la dignité ouvrière⁵⁰. Mettant en jeu leur sociabilité, leur fierté et la défense de leur condition économique, les pratiques urbaines des ouvriers nantais témoignent de leur identité en même temps qu'elles contribuent à son épanouissement.

AU CŒUR DE LA VILLE

L'autonomie ouvrière se manifeste d'abord au travail où l'ouverture des ateliers favorise les sollicitations extérieures. Lorsqu'un vol de vêtements est commis dans le quartier des Hauts Pavés, où travaillent et résident de nombreux tisseurs, le cri « au voleur » à peine poussé, tous quittent leur métier, à l'instar de l'un d'eux qui explique « qu'['] étant à travailler de son métier chez la veuve Fonteneau, il entendit crier : arrêter le voleur ; qu'aus-tôt il sortit sur la rue »⁵¹. Interrogé sur son emploi du temps, un garçon cordonnier « répond qu'il sortit de la boutique où il travailloit environ les neuf heures du matin avec un compagnon cordonnier flamant, son voisin, qui travaille chez maître Maury, même rue et paroisse, lequel vint le chercher pour aller boire une bouteille de vin ensemble »⁵². L'interpénétration des espaces du travail et de la convivialité permet aux ouvriers d'investir à leur gré l'espace urbain et de cultiver ainsi leur autonomie.

La sociabilité professionnelle investit donc le cabaret. De nombreux procès-verbaux de police attestent sa vitalité : ainsi, lorsque le 24 août 1784, treize cordonniers, repérés par le grand vacarme qui émane de l'auberge où ils festoient, sont arrêtés, un voisin se plaint que « toute les nuit, c'était la même chose »⁵³. Les échos du travail retentissent dans les estaminets : c'est autour d'une bouteille que le chef des compagnons maré-chaux-ferrants reçoit et place les nouveaux venus⁵⁴. Les autorités interdisent donc aux ouvriers d'un même métier de se retrouver plus de trois ou quatre commensaux⁵⁵. La répétition de cette interdiction témoigne de sa vanité. En effet, les ouvriers des divers états ont précisément leurs auberges attirées, bien connues de la police⁵⁶. Les assemblées compa-gnonniques se tiennent dans l'auberge du Père ou de la Mère, lieu de

50. Michael Sonenscher, *Work and Wages. Natural Law, Politics and the Eighteenth-Century French Trades*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989 ; Jean Nicolas, *La rébellion française. Mouvements populaires et conscience sociale (1661-1789)*, Paris, Seuil, 2002.

51. ADLA, L 1451, déposition de Jacques Necheau, 20 juin 1791.

52. ADLA, B 8736-I, interrogatoire de Jean-Baptiste Menager, 29 janvier 1780.

53. AMN, FF 257, procès-verbal du commissaire Albert fils.

54. ADLA, L 2086, interrogatoire de Jean-Louis Beauvais, 7 germinal an VII.

55. AMN, FF 92, arrêt du parlement de Bretagne, registre des lois, f° 30 v., février 1779.

56. AMN, FF 257, procès-verbaux de police, années 1780.

sociabilité autant que siège d'organisation. C'est à celle du Mouton blanc que, le 3 fructidor an V, sont réunis les serruriers : retardataire, le compagnon Berrichon y pénètre alors que la police s'y trouve déjà, et prétend alors « être entré par hasard pour boire »⁵⁷.

Les compagnons n'hésitent pas à se manifester publiquement. On a vu qu'un maréchal-ferrant était arrêté alors qu'en vertu de la coutume qui lui imposait de saluer ses camarades avant de reprendre la route, il allait d'atelier en atelier, arborant les signes de son appartenance au compagnonnage prohibé. De manière encore plus éclatante, le 29 mai 1754, les serruriers défilent en ville « marchant deux à deux, à la suite de l'un de leur même compagnon qui, ayant une espèce de petite caisse [...], battoit une marche militaire »⁵⁸. Les cérémonies religieuses sont également l'occasion de démonstrations : le 21 octobre 1777, le corps de Jean-Baptiste Brié, compagnon menuisier décédé à l'Hôtel-Dieu, est « enlevé par les compagnons du Devoir » et conduit en procession à l'église Sainte-Croix⁵⁹.

Enfin, la violence ouvrière éclate au cœur même de la ville. Les compagnons prennent pour cibles les ateliers dans lesquels travaillent des ouvriers étrangers au compagnonnage, employés par des maîtres qui contournent ainsi le monopole d'embauche auquel prétendent les organisations ouvrières en vue de rehausser les salaires. Le 3 mars 1777, une trentaine de compagnons menuisiers lapident un atelier avec « des pierres pezantes chacune plus de deux livres à dessin d[e] tuer quelques » ouvriers, ou plutôt de les forcer à déguerpir⁶⁰. Par ailleurs, l'institutionnalisation des compagnonnages s'accompagne d'une accentuation du ritualisme qui suscite l'exacerbation des tensions entre obédiences et métiers rivaux. En l'an XII, un commissaire de police note que « les ouvriers de tout états ce rassemblent et parcourent la ville armés de bâtons ; ils y semment la terreur par leurs orgis et batteries au milieu des rues, toujours pour cause de compagnonage »⁶¹.

AUX LISIÈRES DE LA VILLE

L'autonomie ouvrière se manifeste aussi à travers la Saint Lundi. Si un garçon menuisier ne se présente pas à son atelier un lundi matin, c'est parce que « n'étant pas disposé à travailler, [il] étoit allé se promener sur

57. ADLA, L 2082, procès-verbal du juge de paix.

58. AMN, FF 257, procès-verbal du commissaire Turpin.

59. AMN, GG 501, registre de sépultures de l'Hôtel-Dieu.

60. AMN, FF 257, procès-verbal des commissaires Fleurdepied et Bar.

61. ADLA, 7 U 24, rapport du commissaire Durand, 2^e jour complémentaire an XII.

les Ponts»⁶². Les ouvriers des manufactures concentrées ne se comportent pas autrement : en 1813 encore, le règlement de l'une d'elles les invite ainsi à «travailler régulièrement, tâchant de perdre l'habitude de fêter le lundi»⁶³. Alors même qu'elle est dénoncée de plus en plus fortement comme une entrave au développement industriel, la Saint Lundi est consacrée par les compagnonnages puisque les conduites se déroulent le lundi ou le dimanche⁶⁴.

«Parmis ces compagnons, il se pratique de certaines cérémonies qu'ils appellent le devoir, et ces cérémonies consistent principalement à aller conduire hors de la ville leurs compagnons qui en sortent pour battre aux champs et à aller recevoir ceux qui arrivent et qui ont toujours soin d'annoncer leur arrivée; si c'est un compagnon menuisier, serrurier, tailleur ou autre qui va battre au champ ou qui arrive, tout ce qu'il y a dans la ville de compagnons du même métier, et qui sont du devoir, s'assemblent pour faire la conduite ou la réception, quelque fois au nombre de plus de quarante ou cinquante, et la plupart armés de bâtons [...]; ces compagnons, presque tous ivres ou échauffés, se quittent rarement sans en venir aux mains les uns avec les autres ou, comme il y a quelques compagnons qui ne sont pas de la société de ceux qu'on appelle du devoir, lorsque ceux-cy rencontrent les autres, ils les maltraitent avec excès, jusqu'à les laisser souvent sur le pavé à demy-morts; on en a même vu qui ont été tués.»⁶⁵

Les conduites apparaissent donc à la fois comme un temps fort de la sociabilité ouvrière et comme une démonstration de force des ouvriers d'un même métier. Les rixes entre métiers rivaux s'aggravent à mesure que les compagnonnages se renforcent. Le 30 messidor an X, un commissaire, accompagné de huit gendarmes, gagne la prairie de Mauves, à l'est de Nantes, où une centaine de cordonniers et de tanneurs s'affrontent : «nous avons cerné ces ouvriers (autant que possible, avec aussi peu de monde); il nous en est beaucoup échappé, nous n'avons pu en arrêter [...] que trente-quatre»⁶⁶. Même si une telle rixe n'éclate pas, les conduites s'accompagnent généralement de troubles : en septembre 1809, les compagnons menuisiers sèment le désordre à Pont-Rousseau, au sud de Nantes : «sans respect pour le sexe, [ils] se sont mis à uriner du haut du parapé dans les bataux»⁶⁷.

62. AMN, FF 257, déposition de Jacques Lebrun, 4 août 1772.

63. AMN, F 2-C 20-D 7, règlement de la manufacture de L. Favre aîné.

64. ADLA, 7 U 24, rapport du commissaire Durand, 2^e jour complémentaire an XII.

65. AMN, FF 258, adresse de la municipalité de Nantes au parlement de Bretagne, 12 décembre 1743.

66. ADLA, 7 U 18, procès-verbal du commissaire Benoît.

67. ADLA, 1 M 2307, rapport du commissaire Blanchard, 26 septembre 1809.

Le combat incessant mené par les compagnons pour contrôler l'embauche est émaillé de luttes plus importantes. Au cours de celles-ci apparaissent, sur les marges de la ville, des lieux de rassemblement qui ressemblent aux auberges compagnonniques évoquées plus haut. Ainsi, en l'an V, les ouvriers cordiers se rassemblent chez l'un des leurs qui tient un débit de vins au village de Pillieux, paroisse de Chantenay⁶⁸. Enfin, l'affrontement peut s'aiguiser au point que les compagnons jettent l'interdit, non plus seulement sur les ateliers des seuls maîtres récalcitrants à leurs revendications, mais sur toute la ville, dont ils se retirent. Nantes est ainsi défendue par les vitriers en 1760, les cloutiers en 1769, les taillandiers en 1775 et les menuisiers en 1781⁶⁹. Cependant, l'exode n'est parfois que symbolique : face à la tentative des maîtres de s'emparer du contrôle du placement, les taillandiers quittent Nantes le 31 juin 1775 pour gagner en fait un bois en lisière de la ville, où ils festoient jusqu'à ce que la maréchaussée les en déloge le 2 juillet⁷⁰. Dans cette manœuvre apparaît de nouveau l'imbrication de la sociabilité et de la solidarité.

Au total, il semble donc bien que les pratiques urbaines des ouvriers nantais confortent autant qu'elles révèlent leur identité. Probablement, ces pratiques ouvrières s'articulent-elles aux mutations plus vastes qui touchent les sociétés urbaines au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles⁷¹. Cependant, au début du XIX^e siècle, Nantes conserve ses visages industriel et ouvrier du fait de l'épanouissement de l'originale voie française d'industrialisation. Si l'industrie nantaise subit les aléas de la période 1790-1815 et si plusieurs manufactures concentrées cessent alors leur activité, la production dispersée résiste et, au-delà, l'industrialisation se poursuit. D'ailleurs, sur le plan social, la suppression des corporations encourage la généralisation du travail à façon, évolution déjà engagée au XVIII^e siècle. Puis, vers 1830, la crise de la traite négrière suscite un regain de l'industrialisation qui s'accompagne d'une accentuation de la concentration, de la mécanisation et, désormais, du recours à la vapeur. Cependant, l'artisanat conserve une grande importance, même dans les nouvelles activités

68. ADLA, L 2082, plainte de Pierre Boudeloche, 1^{er} prairial an V.

69. Daniel Roche, *Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétra, compagnon vitrier au XVIII^e siècle*, Paris, Montalba, 1982, p. 63 ; AMN, HH 120, certificat des maîtres cloutiers de Paimbœuf, 10 avril 1769 ; HH 147, supplique des maîtres menuisiers, 12 septembre 1781.

70. AMN, FF 257, interrogatoire de Rémy Matuché, 7 juillet 1775.

71. David Garrioch, *The Making of Revolutionary Paris*, Berkeley, University of California Press, 2002.

motrices⁷². La production dispersée ne reste donc pas en marge des transformations, comme en témoigne par exemple l'isolement accru des tisseurs qui s'articule à la concentration accentuée du filage.

Si ce regain de l'industrialisation suscite l'accroissement du groupe des ouvriers non-qualifiés, le travail qualifié reste essentiel. De plus, l'engagement des ouvriers dans les révolutions, ainsi que les luttes sociales de plus en plus importantes qu'ils mènent dans la première moitié du XIX^e siècle confortent leurs pratiques, leurs valeurs et leurs revendications. L'inscription de celles-ci dans l'espace urbain s'en trouve cristallisée. Néanmoins, des évolutions s'esquissent. La multiplication des rixes compagnonniques⁷³ nourrit des critiques à l'encontre du compagnonnage, tandis que les sociétés de secours mutuels se multiplient après 1830. Les grandes luttes ouvrières des années 1824 et 1836 marquent, à Nantes, la naissance de la grève. Cependant, entre la cabale traditionnelle et la grève, des pratiques similaires assurent une transition : si plusieurs grèves, notamment celles des cordiers en 1824, des maçons en 1836 ou encore des menuisiers en 1840, naissent aux marges de la ville, c'est sans doute pour fuir la police et profiter d'un vin moins onéreux au-delà de l'octroi, mais peut-être aussi par héritage de l'exode symbolique.

72. Dans la métallurgie, les multiples demandes d'autorisation pour installer des forges montrent leur dissémination dans la ville et leur profonde insertion dans le tissu urbain (AMN, F 2-C 20-D 19 b, 1830-46). Si les conserveries sont concentrées, les ferblantiers qui les fournissent en boîtes travaillent dans de petits ateliers ou à domicile (*Procès-verbal d'enquête sur la question du travail industriel dans la ville de Nantes, 1848*, Nantes, CRDP, s. d.).

73. Séjournant à Nantes durant l'été 1826, Agricola Perdiguier note que « le compagnonnage [y] est très nombreux [et que] les batailles de compagnons y [so]nt fréquentes » (*Mémoires d'un compagnon*, Paris, Imprimerie nationale, 1992, p. 242)